

L'autruche

Al-Gumhuriya, 6 décembre 1956

Un vieux proverbe arabe dit : l'autruche partit en quête de deux cornes, et revint sans même ses propres oreilles.

La folie de l'autruche est bien connue, en Orient comme en Occident — les Occidentaux eux-mêmes dépeignent sa propre folie dans la manière dont elle enfouit sa propre tête, dès qu'elle sent le danger approcher, et le chasseur se rapprocher d'elle. Ils la citent en exemple pour quiconque voit le mal se refermer sur lui, sans savoir prendre les précautions voulues contre lui, ni le réel soin de l'éviter — pour quiconque se jette sans réflexion dans des entreprises, sans nulle réelle pensée pour leurs propres conséquences, sans nul réel poids accordé à leurs propres répercussions.

Je ne connais personne à qui l'on puisse mieux comparer l'autruche, dans sa propre folie véritablement sottise, que ces hommes d'État britanniques et français, lorsqu'ils osèrent commettre précisément le péché qu'ils commirent — séduits par leurs propres passions débridées, leurs propres désirs irrépressibles, poussés vers cela par cette même sottise, qui ne leur accorda ni réelle prévoyance, ni réel jugement, mais égara simplement leur propre esprit, obscurcit leur propre discernement, et les entraîna dans un mal véritablement grand — un mal qui aurait compté parmi les choses les plus faciles au monde à éviter, s'ils avaient agi selon leur propre raison, plutôt que selon leur propre cœur, un cœur déjà empli de haine, de rancune et de malveillance. Leurs propres têtes les emportèrent, alors, les poussant vers des abîmes dont ils connaissaient le propre commencement, mais dont ils ignoraient entièrement la propre fin.

Ils s'impatientèrent véritablement de l'aspiration du monde arabe à se libérer de leur propre autorité — une aspiration où leurs propres intérêts sont considérables, leurs propres avantages véritablement innombrables, des intérêts n'appartenant pas à eux seuls, mais à un grand nombre de nations, toutes détenant un droit véritable à la vie, et à la prospérité, et un droit véritable à rechercher les moyens d'y parvenir — un droit non moins véritable que le propre droit des Britanniques et des Français à exactement la même chose.

Je ne mentionnerai même pas le propre droit des Arabes à vivre libres dans leurs propres pays, et à jouir des fruits de leur propre terre, avant que quiconque d'autre n'en jouisse — car voilà précisément le genre de chose auquel les hommes d'État britanniques et français ne croient tout simplement pas, croyant, avant toute chose, que l'Occident seul détient un droit véritable à cette même vie satisfaite, emplie de prospérité et d'abondance. Je ne mentionnerai pas le propre droit des Arabes à la liberté, à la dignité, à l'indépendance, et à la jouissance des fruits de leur propre terre, avant que quiconque d'autre n'en jouisse — je mentionnerai, plutôt, le droit d'autres nations, en Orient comme en Occident, dans l'ancien monde comme dans le nouveau, ayant véritablement besoin les unes des autres, incapables de vivre, ou de prospérer, sinon par l'échange d'avantages mutuels, le partage d'intérêts mutuels, et une coopération continue au développement de la civilisation, et au partage de ses propres fruits, et de ses propres avantages.

L'Occident a véritablement besoin d'une connexion avec l'Extrême-Orient, et cet Extrême-Orient a véritablement besoin d'une connexion avec l'Occident, et le Proche-Orient est précisément la voie qui les relie — tout trouble en son sein, toute corruption sur son propre sol, rompt cette même connexion, la rendant impossible, ou presque impossible. Mais les Britanniques et les Français demeurèrent véritablement aveugles à tout cela — égarés par toute la haine qui emplissait leur propre cœur, tout le ressentiment qui saisissait leur propre âme, toute l'amertume qui étreignait leur propre conscience — ne voyant, comme on dit dans leurs propres pays, pas plus loin que le bout de leur propre nez. Et c'est ainsi qu'ils osèrent commettre précisément la folie qu'ils commirent, emplissant le Proche-Orient d'horreur, et emplissant le monde entier de peur, de terreur, et d'effroi, face à ces mêmes événements considérables.

Ils attaquèrent l'Égypte, et les pays du monde arabe tout entier sombrèrent dans toutes sortes de troubles ; le commerce fut rompu entre eux et le Proche comme l'Extrême-Orient ; les propres ressources pétrolières de l'Europe occidentale s'épuisèrent ; sa propre industrie, son propre commerce et sa propre agriculture sombrèrent, de ce fait, dans un véritable désarroi ; sa propre civilisation tout entière se trouva exposée à un danger véritablement grave ; et le monde entier se souleva, au sein de l'organisme des Nations unies, pour repousser ce même mal loin de lui-même, défendant sa propre civilisation contre cette même agression — une agression visant non l'Égypte seule, mais le monde entier, et la

civilisation elle-même, car l'agression contre cette partie précise de la terre ne nuit jamais à cette seule partie, mais nuit aux affaires de tous les peuples à la fois.

Le propre soutien du monde à l'Égypte, donc, ne fut jamais un simple favoritisme envers elle — ni ne fut un triomphe pour les seuls idéaux supérieurs du droit et de la justice — ce fut, plutôt, une précaution véritable que le monde prit pour lui-même, contre un danger durable sur le point même d'effacer entièrement la civilisation.

Les Britanniques et les Français avaient, avant tout cela, beaucoup parlé de la propre position géographique de l'Égypte, de l'effet de cette même position sur la vie du monde civilisé, et du propre besoin du monde entier que la sécurité, la paix et la tranquillité s'installent en Méditerranée orientale. Mais la propre folie de l'autruche, que nous avons déjà notée plus haut, a égaré les hommes d'État britanniques et français loin de ces vérités mêmes, pourtant évidentes — des vérités dont seuls les insensés pourraient jamais s'égarer.

Parmi les choses les plus extraordinaires que les hommes aient lues, et entendues, figure ce délire même que prononça le secrétaire britannique aux Affaires étrangères, lundi soir, devant la Chambre des communes, s'efforçant de tromper sa propre personne, et de tromper ses propres auditeurs et lecteurs, aux quatre coins de la terre. Et quelle tromperie pourrait bien se révéler plus accomplie, dans la peinture de l'inconscience et de la sottise pures, que la prétention selon laquelle cette même agression aurait atteint précisément les buts que les Britanniques et les Français cherchaient à atteindre en l'entreprenant ? Par cette même agression — ainsi que le prétendit ce même ministre, à lui-même et au Parlement — ils auraient empêché une petite guerre de se transformer en une grande. Or, cherchez tant que vous voudrez cette même petite guerre, vous ne la trouverez jamais : l'Égypte n'a jamais attaqué Israël, ni Israël n'a jamais attaqué l'Égypte — ce sont les Britanniques et les Français eux-mêmes qui ont poussé leur propre pion, Israël, à l'agression, l'assistant en cela de troupes et d'équipement. Rien ne le prouve mieux que le fait que, lorsqu'ils se présentèrent pour empêcher cette même petite guerre de se transformer en une grande, ils n'en attisèrent que davantage les flammes, se joignant à Israël, et se joignant eux-mêmes, à cette même agression — attaquant l'Égypte elle-même, alors qu'il était de leur propre devoir véritable, au contraire, de venir à son secours. Et ils voulaient aussi — ainsi que le prétendit ce même ministre — libérer le canal, et le rendre accessible à l'usage de tous.

Or ils ne le libérèrent nullement — ils le bloquèrent, plutôt, contre eux-mêmes, et contre tous les autres à la fois, suspendant son propre usage pour un temps qui pourrait se révéler bref, ou pourrait se révéler long. Et ils prétendaient, aussi, vouloir que le pétrole continue d'affluer vers leurs propres pays, et vers l'Europe tout entière — mais l'en coupèrent, plutôt, eux-mêmes, et l'Europe avec eux, la plongeant dans exactement la même crise où ils se plongeaient eux-mêmes, une crise dont ni eux-mêmes, ni l'Europe, n'avaient jamais véritablement besoin.

Et ils avaient dévoilé, aussi — ainsi que le prétendit ce même ministre — les manœuvres que la Russie soviétique aurait tramées contre eux, et contre d'autres, dans ce même Proche-Orient. Or ils n'ont rien dévoilé du tout, car la Russie soviétique n'avait jamais tramé de manœuvres contre personne dans cet Orient même.

Cet Orient lui-même, du reste, ne l'aurait jamais laissée manœuvrer librement, l'eût-elle véritablement voulu, ou même envisagé. Ils n'ont jamais rompu non plus le lien entre le Proche-Orient et la Russie soviétique — et ils ne pourront jamais le rompre — car le Proche-Orient fonde ce même lien sur une indépendance véritable et ouverte, entièrement dépourvue de favoritisme, et ce même lien demeurera exactement tel qu'il se tient, tant que le Proche-Orient restera véritablement attaché, premièrement, à l'indépendance ouverte, et, deuxièmement, à une neutralité véritable et ouverte entre les deux puissances rivales. Tout ce que les Britanniques et les Français réussirent à obtenir, plutôt, ce fut de recevoir de la Russie soviétique ce même ultimatum humiliant, qui arracha le voile de leur propre cœur, et de leur propre vue, et les retint de poursuivre davantage cette même entreprise pécheresse qui était la leur.

Ils n'ont donc atteint aucun de leurs propres buts — faisant s'abattre, plutôt, sur eux-mêmes, et sur d'autres nations innocentes, un mal véritablement grand. Ils peuvent bien parler, et parler abondamment ; peuvent bien obscurcir, et obscurcir à l'excès ; peuvent bien induire en erreur, et induire en erreur toujours davantage — mais ils ne pourront jamais nier la crise dans laquelle ils se sont eux-mêmes empêtrés, et ont empêtré l'Europe avec eux ; ni nier la corruption, et le désordre, qui ont frappé leur propre économie ; ni nier que le propre Premier ministre de la Grande-Bretagne se soit trouvé contraint, après avoir lui-même attisé le feu, de fuir, et de laisser à d'autres le soin de l'éteindre ; ni nier, en fin de compte, qu'ils ne ressemblent à rien tant qu'à cette même autruche, partie en quête de deux cornes, et revenue sans même ses propres

oreilles — cette même autruche qui enfouit sa propre tête, dès qu'elle sent le danger se refermer autour d'elle, et le chasseur se rapprocher ; nier qu'ils sont partis vers l'Égypte avec une malveillance véritable, voulant l'abattre, pour se retrouver impuissants contre elle, et en revenir les mains vides. Et la chose la plus vraie que l'on ait jamais dite d'eux est celle-ci, dans les propres paroles du poète arabe ancien :

*Et j'étais tel que, chaque fois que je descendais sur la terre d'un peuple,
je repartais dans la disgrâce, y ayant laissé la honte derrière moi.*